

## Mes mémoires

Colette Beauchamp

---

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14817ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Beauchamp, C. (1996). Mes mémoires. *Moebius*, (69-70), 51–56.

## COLETTE BEAUCHAMP

### *Mes mémoires*

◆Mémo ◆Mémento ◆Mémorial ◆Memering  
♣Brèche ♣Filtre ♣Gouffre ♣Prisme ♣Trompe-l'œil  
♥Censurée ♥Débridée ♥Moirée ♥Trouée  
♠Espègle ♠En panne ♠Flottante ♠Prodigue ♠Rebelle

Je t'aime bien, chère mémoire. Je t'envie ton autonomie et ta liberté congénitales. Je peux te supplier ou te rabrouer, tu te joues de moi et n'en fais qu'à ta guise, te déroband à mes ordres. Tu me renvoies sans prévenir un flot d'images perdues ou me refuses un simple nom archi-connu. Curieuse merveille, j'ai bien peu d'emprise sur toi. Ton indépendance force mon respect et mon adhésion docile.

Mais comment te parler au singulier. Tu es multiple, avec des registres si différents et des mouvements tellement imprévisibles : mémoire des faits, mémoire des émotions, mémoire des sentiments, mémoire des sens... un toucher amoureux ou une écharde dans la main, mon premier tricycle, une aurore boréale, une statistique, une azalée en fleurs, l'assassinat des étudiantes de Polytechnique. Ensemble ou séparément, vous dessinez d'étranges arabesques, vous empruntez des détours rocambolesques. Quand vous vous emballez ou vous vous bousculez, je tire sur la bride sans succès. Vous taisez-vous ? Certains jours, j'en suis agacée, d'autres, je me résigne.

Époustouflants les jeux, les imbroglios que vous créez à mon insu. Jeux de miroirs, licences avec les faits, embellissement ou barbouillage de mes souvenirs, plaisanteries de les mêler, de les exagérer, de les atténuer. Vous jouez de votre réputation de fidélité

pour m'offrir une véritable foire aux illusions.

Déroutants aussi, les cadenas que vous posez l'une sur l'autre. Ce casier verrouillé à double tour pour me protéger d'une blessure dont j'ignorais la profondeur. L'événement oblitéré surgit spontanément vingt-cinq ans plus tard, au moment où je suis engagée dans la rédaction d'un essai sur ma profession. Je suis étonnée, incroyablement. Pourquoi l'avoir enfoui si loin ? Je le scrute. Il est dégagé de toute émotion, il ne peut plus m'atteindre. Mais il m'explique plein de choses. Est-ce la raison de sa venue maintenant ? En apparence, un geste professionnel discriminatoire à l'endroit de la jeune femme que j'étais alors, un parmi tant d'autres. Ce coup inattendu m'avait étourdie. La respiration coupée, je n'en avais soufflé mot à personne. Les mots se seraient étreints dans ma gorge. — Je n'avais alors qu'une conscience très diffuse de l'existence de la discrimination à l'endroit des femmes. J'étais forcément dépourvue de moyens d'y réagir et je croyais de toute façon ma petite personne à l'abri d'une telle éventualité... Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait.

J'ai cru naïvement pouvoir sauter par-dessus l'obstacle sans me faire une seule égratignure et continuer ma route. La mine souterraine, elle, a fait son ouvrage. J'en vois à distance pour la première fois les ravages insidieux. Ma certitude d'être, sciée en deux d'une seule frappe. Moi qui m'élançais dans le vent de face et tête nue, je me suis mise à marcher sur des œufs et à pratiquer, sans doute pour me prémunir contre la trop intense brûlure, des rituels inconscients qui ont perduré pendant des années : attitudes de repli, excuse automatique sur les lèvres en réponse à un compliment, malaise avec les autres — soyons honnête —, une véritable peur des autres, à changer de trottoir en voyant venir une connaissance.

Entre toi et moi, mémorial de mon histoire, il y a aussi des jeux et des imbroglios. Les tiens, les miens. Qui de nous deux est plus constante, plus loyale, plus habile au jeu de cache-cache ? La nuit, pour me parler, mon âme puise dans ta ménagerie d'octets, les

associe, les dissocie, en jonglant avec de prodigieux raccourcis. Au matin, s'ajoutent de nouvelles données, faites avec des bouts d'anciennes et chargées d'un nouveau sens. Si je n'en garde qu'une impression fugitive, se pourrait-il que je ne veuille pas entendre ses messages ? Refus ou perte ?

Quand est-ce toi, mémoire, qui me choisis un souvenir ? Quand est-ce moi ? Un incident semblable à un autre déjà catalogué se produit. Subito presto m'est ramenée, sinon le rappel de ce premier événement, du moins l'émotion qui y était agglutinée, bonne ou mauvaise. Me voilà prisonnière. Il me semble, du reste, que toi ou moi avons la singulière manie de faire remonter à la surface des réminiscences malheureuses, plus souvent et en plus grand nombre. Pourtant, tu me l'as prouvé, tu as aussi la capacité d'effacer des fiches pour me protéger. Alors, ne puis-je faire comme toi ? Ne puis-je rien pour empêcher ces remontées instantanées de moments pénibles, qui me brisent aussi fortement que la première fois ?

À cet instant même, la seconde d'avant n'est plus, ne se rattrape plus, ne se répare plus. Ne pourrais-je alors sélectionner dans ce phénoménal bagage de fiches, chargées de symboles, d'images, de sentiments, celles qui m'ont comblée de joie, de bonheur, de plaisir, qui m'incitent à les reproduire, et parcourir en lecture sans les ouvrir les douloureuses qui contiennent un signal ou un rappel utiles ?

Un récent souvenir à la fois historique et personnel que je chéris me met dans un état de grâce, me remplit d'énergie et me redonne confiance en la vie, chaque fois que je le rappelle. Nous étions à Québec, en juin 1995, 12 000 ou 15 000 femmes, enfants et compagnons marchant pour du pain et des roses (contre la pauvreté endémique faite à notre sexe). Arrivées au lieu de rassemblement, devant le Parlement, l'atmosphère est électriquement joyeuse de nous sentir de toutes couleurs, de tous âges et de tous horizons sociaux solidaires. Sur la tribune, les témoignages se succèdent. Il fait chaud. Nous avons

soif. Qu'importe ! Tout à coup, dix femmes du Tiers-Monde montent sur l'estrade pour faire une déclaration commune. Leur seule présence est saisissante. Et l'inattendu se produit : une main de solidarité tendue par-delà les continents par des femmes encore plus exploitées que nous. Vieille militante de vingt-cinq ans, j'ai appris depuis longtemps à ne pas fabuler ni tableur sur les résultats à venir. Là, ma foi, mes espoirs sont fortifiés en un instant ! Je suis si émue que des larmes coulent sur mes joues. Je ressens un état d'être indescriptible, inexprimable en paroles. Je dis simplement aux plus jeunes qui m'accompagnent : «Je ne croyais pas voir ça de mon vivant.»

Je constate avoir entretenu un étrange rapport avec toi, mystérieuse partie de mon être. Ni haine ni amour. Presque indifférence. À vrai dire, je me suis peu préoccupée de toi, pas plus que de la couleur de mes yeux, impossible à changer. Je t'ai laissée vivre à ton rythme, acceptant comme allant de soi tes entourloupettes, tes absences comme tes trop-pleins.

Pendant mes neuf premières années d'école, je n'ai jamais ouvert un livre à la maison pour apprendre mes leçons. Tu enregistrais tout visuellement, même le numéro de la page du manuel. Tu m'étais d'un dévouement total, mais moi, je n'en avais pas connaissance. C'était ainsi, sans plus. Y avait-il là un lien avec ma soif insatiable d'apprendre, mon avide curiosité ? J'aimais l'école. Les vexations des religieuses n'ont jamais réussi à freiner mon enthousiasme. Quand l'époque des dissertations a remplacé celle des leçons, ta fonction photographique a laissé place à une fonction sélective et de références.

Ma sœur cadette piochait sur ses leçons sans les retenir. Jusqu'à l'âge de huit ans, elle ne voyait rien au tableau. Elle ne se savait pas myope et n'en parlait pas. Elle n'a jamais aimé l'école. Elle s'y est toujours ennuyée ferme et n'a cessé de bâcher sur ses leçons et ses devoirs. C'était une enfant toute de cœur, généreuse, rieuse, mais qui ne cultivait pas comme moi le goût des idées sur papier. Elle carburait à la vie, elle y mordait un jour à la fois. Elle a

perdu son sourire le premier jour de classe et l'a retrouvé le dernier.

Je retiens tel numéro de téléphone la première fois que je l'entends. Je n'arrive pas à en mémoriser un autre, pourtant classé dans le même disque dur. Quelle est leur importance, leur intérêt pour moi ? Quels sont mes rapports, mes liens avec les personnes et les organismes à rejoindre, mes sentiments pour eux ?

Trois personnes ayant vécu le même événement le racontent différemment ou de façon diamétralement contraire. Question de mémoire ou d'interprétation enrobée d'émotions et de sentiments propres à chacune et colorée par le réflexe de retenir une séquence de vie, en se situant soi-même au centre, même si une autre, un autre en est l'actrice, l'acteur principal ?

La passion, la détermination, le plaisir ou leur envers ne seraient-ils pas des mécanismes de choix de mes souvenirs ? Se peut-il que je détienne une clé pour t'ouvrir à volonté, chère mémoire, pour décider d'enclencher le système, pour fermer certaines écoutilles afin de ne pas me noyer dans un passé qui ne m'est plus utile ? Ce dont je ne me souviens pas ne me sert peut-être tout simplement pas à vivre aujourd'hui. À quoi bon fouiller. Tu es l'architecte de mes annales. Mais ton baromètre flotte entre le vide et l'encombrement. Je peux peut-être délimiter mes propres plages, faire le tri qui me sied.

Il y a bien peu d'années encore, un éclair m'a frappée un soir, et j'ai délibérément choisi de ne plus donner vie à mon passé, de ne plus traîner cette lourde besace. Ma nature paresseuse aidant, je n'ai fait, par la suite, aucun effort conscient pour y parvenir. Pourtant, cette décision a eu un effet étonnant. Je ne sais l'expliquer. Miracle, magie ou mystère, un an plus tard, ce passé n'avait plus pour moi d'actualité, de réalité intime, il ne me troublait plus. Restait une banque de données à ma disposition. Je n'avais plus à me référer à mon anthologie personnelle pour

me comprendre et surtout, je pouvais rappeler un souvenir éprouvant comme un fait, détaché de l'émotion qui l'imprégnait. Légèreté d'être depuis...

Compagne de tous les instants, nous avons fait, toi et moi, plutôt bon ménage, puisque je ne me suis jamais trop inquiétée à ton sujet. Nous allons faire le reste du bout de chemin plus joyeusement, maintenant que je sais mieux utiliser ton ordinateur et le faire à ma convenance. Tu me joueras encore des tours, mais moi aussi, désormais.